

Mémoires d'une ville

par Pierre Frankignoulle

Les visiteurs de l'exposition partageront peut-être le sentiment qui n'a cessé d'habiter ses concepteurs, balancés entre rêve et colère. Rêve d'une ville, Liège, qui posséderait toujours sa cathédrale Saint-Lambert comme cœur, dont le réseau hydrographique aurait été maintenu intact, qui aurait conservé ses quartiers de la fin du XIX^e et où l'architecture contemporaine aurait trouvé à s'exprimer dans les quartiers péricentraux (Fraginée, Guillemins, Nord...). Sorte de vision idyllique d'une ville qui serait parvenue à additionner harmonieusement les couches de son histoire.

Colère de voir qu'au lieu de cela, c'est une sorte de tumulte qui prévaut et qu'en terme de lisibilité, on pourrait parler de charabia. Et qu'il suffit de comparer deux panoramas de la ville à quarante ans de distance pour constater qu'elle a été vidée de tout son contenu poétique. Il n'y a plus de cathédrale Saint-Lambert, les bras d'eau sont devenus des boulevards eux-mêmes livrés à l'automobile-reine, et ce qui faisait la valeur des quartiers du XIX^e siècle, leur qualité d'ensembles, a été gommé par l'apparition anarchique de tours hors d'échelle.

Pour comprendre, on doit interroger une époque sur sa vision de la ville et du patrimoine. Les révolutionnaires de la fin du XVIII^e siècle ont avant tout voulu abattre un symbole, la cathédrale. Les



Bâtiment d'éducation physique, Université de Liège, 1963-1968.

Architecte : Charles Vandenhove.

Coll. Laboratoire d'anthropologie de la communication.

Photo Marc Delogne.

bourgeois du XIX^e siècle ne pouvaient prévoir que le patrimoine allait devenir, un siècle plus tard, une composante majeure du tourisme et n'ont pas cherché à préserver la personnalité de Liège, son « aspect typique ». Ils ont, en outre, voulu conformer la ville à l'image qu'ils s'en faisaient : propre, en ordre, composée de quartiers socialement bien distincts, les leurs étant bordés d'immeubles rococo célébrant leur réussite. Ces mêmes quartiers que les décideurs des années 1960 considéraient comme patrimoine mineur.

Et aujourd'hui ? En réaction justement contre l'âge de la rénovation bulldozer, on est arrivé à une sorte de position inverse où l'on englobe toujours plus d'objets, de plus en plus variés, dans la catégorie « patrimoine », au point qu'on a parlé d'« inflation patrimoniale ».

À l'heure d'une société mobile et éclatée, mondialisante, ayant égaré sinon perdu ses références idéologiques, surgissent des valeurs qui nous attachent aux artefacts les plus « concrets », comme les monuments et le patrimoine bâti en général.

Le paradoxe n'est qu'apparent et il traduit sans doute le déclinement de l'homme (post)moderne, déchirement entre une dimension globale, celle du monde immatériel des réseaux techniques et des réalités virtuelles et la dimension locale, celle qui le rattache à son terroir et à des formes concrètes d'identification.

À l'histoire globalisante célébrée par quelques monuments reconnus comme tels par la collectivité entière succède l'âge des « sous-histoires » et des symboles patrimoniaux correspondants. Mais la question doit être posée : tout peut-il être patrimoine ? En supposant que les finances publiques permettent de protéger un nombre toujours croissant d'objets, ne risque-t-on pas de la sorte de démonétiser le concept : le patrimoine ne doit-il pas être, d'une certaine façon, exceptionnel ?

Dans cet esprit, quel sera le patrimoine de demain ? Quels bâtiments de notre époque les citoyens de l'an 2020 élèveront-ils au rang de patrimoine ?

Question liée à la précédente : notre société est-elle encore ca-

pable de produire des monuments ? Il s'agit sans doute moins d'une question de compétence architecturale que de capacité de la société à formuler une commande de cette nature. Une société dit ce qu'elle est (à tout le moins ce qu'elle voudrait être) quand elle crée un monument. Par exemple, les écoles monumentales de la fin du siècle dernier célébrèrent une société qui a instauré l'enseignement gratuit et obligatoire.

Qu'avons-nous donc à célébrer, à l'heure de l'économie globale, des sociabilités éclatées et mobiles, des statuts précaires, et où François Chaoy constate la « Mort de la ville et le triomphe de l'urbain » ? Il n'y a plus de « grand récit », de grande mythologie collective. Ne doit-on pas aller chercher vers des catégories qui sortent de notre vision actuelle du patrimoine et qui reflètent justement les valeurs du jour : stades, ponts, aéroports, centres commerciaux ...

L'exposition est une invitation à entrer librement dans ces questionnements et à découvrir que derrière, autour et alentours des monuments qui en apparence n'ont guère changé, il y a la manière de les mettre en évidence, par l'environnement, par le mobilier urbain, les dallages, les éclairages.

Exposition présentée au
Musée de la Vie wallonne
Cour des Mineurs, 4000 Liège.
Ouvert du mardi au samedi de 10 à 17h
et le dimanche de 10 à 16h.